

HABITER DEMAIN

David BIHANIC

Habiter : l'être-à-l'espace (comme mode d'être-au-monde)

La fonction structurante et organisationnelle de notre perception de l'espace définit une pensée relationnelle (elle renvoie aux « points d'entrée »¹ de nos expressions sémantiques ainsi qu'aux « points de description » de nos représentations). Situait l'origine de nouvelles "toposophies", elle rend compte d'une vision *anthropocentrique*, celle de « l'évidence sensible, de la perception immédiate » (A. Moles et E. Rohmer 1978). L'espace (comme point de départ de toute appréhension du monde) participe du déploiement de l'ensemble des relations perçues permettant progressivement de se représenter l'environnement. Il induit une linéarité phénoménologique allant du contexte, de la focalisation, pour aboutir à la perception et enfin à la relation. Nous évoluons ainsi dans une temporalité qu'il nous faut expérimenter de façon permanente, comme s'il s'agissait d'un présent continu dans un espace rétréci, maîtrisé mais où néanmoins l'inconnu peut subvenir à tout moment. Nous cherchons ainsi à nous définir dans le temps et l'espace dans lesquels nous vivons.

L'espace détermine une réalité d'expérience (il convoque l'idée de mémoire, de lieu et de temporalité de l'expérience). Il n'est donc pas une chose en soi, mais une catégorie mentale, une donnée de *l'imaginaire*, une *dimension de l'esprit*. Répondant à une appropriation cognitive du monde (la psychologie expérimentale fait de l'espace une perception relative du réel), l'espace est également une configuration, une distribution d'éléments acquérant sa propre *centralité*, celle d'un "ici" et "maintenant" (*Hic et Nunc*) énonciateur d'une prise de pouvoir égocentrique. Le sujet habite l'espace et c'est lui qui en définit les polarités. L'espace n'est alors pas le monde mais une vision du monde (cela

¹ La valeur des *points d'entrée* des expressions sémantiques réunit l'ensemble de nos sollicitations perceptives, voire même proprioceptives. En revanche, celle des *points de description* relève de l'imagination, de la schématisation comme « innovation sémantique » (selon l'expression de Paul Ricœur).

revient à envisager le problème de l'espace dans son rapport de subjectivation du réel). Il autorise toute divagation et évocation de l'esprit, pouvant aller des représentations les plus fantasques jusqu'à l'hallucination. Champ de fiction, de rêve, comme pourrait le décrire Isabelle Krzykowski, il abrite de nouveaux imaginaires, de nouvelles représentations ainsi que de nouvelles constructions par la mise en figure, la figuration d'éléments de réalité.

"*Abstracta*" phénoménologique, l'espace se définit donc comme le lieu de toutes les actions possibles (Maurice Merleau-Ponty affirme à ce propos qu'il échappe à l'alternative de l'espace physique, constitué par la multiplicité des choses, et de l'espace géométrique, milieu commun à toute chose, qui se maintient quels que soient les déplacements). Il peut être investi par la pensée, une pensée du corps en mouvement, du corps vivant ou de chair qui traverse l'espace. Ce même corps indissociable de la spatialisation de l'espace peut être décrit comme « sujet » de la spatialisation (« une certaine possession du monde par mon corps, une certaine prise de mon corps sur le monde ») (Merleau-Ponty 1945). Cette conception de la spatialité ouvre vers une indétermination *a priori* du monde qui nous entoure (de sorte que la conscience de ma propre existence est simultanément la conscience d'autres choses hors de moi). L'espace comme dimension subjective – c'est-à-dire relative au sujet – permet d'adhérer à soi-même sans médiation ni réflexion. Renvoyant au célèbre mythe de la caverne chez Platon, Abraham A. Moles et Elisabeth Rohmer se réfèrent également à « celui du défilé des phénomènes sur la sphère de cristal qui [entoure, qui régit les actes, les valeurs et la volonté de chacun] ». L'espace se définit ici par l'expérience qu'en fait le sujet, la connaissance qu'il en a, par le point de vue d'où il le considère.

Intimité de l'espace

De ce mouvement de l'individuation (précurseur de la modernité), il s'élabore, pour paraphraser Didier Debaise, une authentique « pensée relationnelle » (Debaise 2005) ; une pensée de l'espace, de l'espace des relations, de l'individu dans l'espace comme être de relation, en somme une pensée constitutive de l'identité pouvant mener parfois à sa confusion tout en instituant les fondements d'une nouvelle socialité. Une pensée, qui loin d'annihiler l'individualisme de l'expérience, marque au contraire l'avènement de son épanouissement en situant l'espace dans une dialectique nouvelle entre le réel et l'imaginaire. Il devient alors projectif, croisant et superposant des perspectives socialisées de l'individuation tout en dévoilant le domaine de l'intériorité, de l'intimité à la surface du monde.

Dès lors, le concept d'espace privé n'est plus le pendant de l'espace social. Le lieu d'habitation, de domiciliation ne renvoie plus à cet espace circonscrit, délimité, fermé à ses alentours mais bien à celui d'où convergent tous les liens, toutes les relations, toutes les connexions. Celui-ci s'affiche comme le terrain

privilegié de la restructuration et de la réorganisation dynamique du réel supportant également l'idéologie "déstructurante" de l'architecture, de ses édifices cloisonnés comme des niches aussi sombres qu'étroites.

Considérant cette question de l'habitat dans son acception nouvelle, (faisant apparaître, comme le nomme Marc Traverson, de nouveaux types de « relations-distantes » entre les êtres) (Traverson 2003), il apparaît évident que l'implication des situations, des choix résidentiels de l'habitant (dans une dynamique d'appropriation de l'espace) implique un projet identitaire, une démarche de construction de soi. Cela suppose que (nous en faisons ici l'hypothèse) la singularité d'être de l'habitant n'est en quelque sorte pas étrangère à celle d'être au monde ; que toutes pratiques, coutumes ou rites de l'habitation déterminent, signifient, produisent et surtout créent de l'individualité (au sens d'une *poiétique* de l'être habitant).

Du sujet au lieu

L'espace domestique, abritant jusqu'à présent le domaine privé, subit aujourd'hui de profondes mutations. Ne renvoyant plus à cet "entre les murs" d'où naît secrètement l'intimité, il *polarise* la tension entre le privé et le social, allant jusqu'à *politiser* l'individualité (partant de son intériorité la plus secrète jusqu'à ses arrangements de droits subjectifs). La fonction d'habitation s'inverse pour devenir le terrain de médiatisation de l'identité, l'interface entre l'individu et le collectif.

Notre seule adresse suffit à nous faire habiter le monde (Bureau 1991) : le quartier dans la rue, la rue dans la ville, la ville dans le pays ; l'emboîtement des lieux rend compte d'un rapport dynamique d'appropriation de l'espace de vie. Cette appropriation se définit comme une expression individuelle au sens d'une affirmation identitaire (l'habitat comme projet d'une construction de soi). Il est la manifestation de la singularité d'être de chaque individu définissant plus qu'une situation dans le monde, la conscience d'une intériorité propre.

Nous sommes ici face à un renversement du concept même d'intimité s'affichant dorénavant comme puissance sociale (au sens d'une construction "socialisatrice" de l'espace individuel). La démarcation entre le privé et le public (qui prévalait jusqu'alors) disparaît au profit, comme le nomme Alexandra Midal, d'une « ingérence » (Midal 2005) publique de l'intime. Ce qui relève de la domesticité doit se penser à partir de l'individu et pouvoir se prolonger jusqu'au macrocosme des échanges collectifs. Le statut du privé suppose donc une vie constamment commune, comme l'expression d'une conception des rapports que doivent entretenir les versants personnels, familiaux et sociaux.

Configurer l'espace (du renouvellement de l'habiter)

Eu égard au déploiement des télé-technologies² (renvoyant à l'avènement d'une informatique marquée par l'implantation massive de réseaux de télécommunication), l'espace offre aujourd'hui de nouvelles conditions de possibilités, donnant lieu à des formes *séparées* de réalités non plus seulement imaginées, pensées, mais "réellement", concrètement *activables*³. Relevant d'une dialectique, décrite très précisément par Pierre Lévy (Lévy 1995), entre ce qui relève du "possible" et du "réel", l'espace se formerait à la conjonction d'un *réel* devenu *virtuel* (sorte de « réalité virtuelle » ou encore de « virtualité réelle »). Le réel est ici *saisi* comme « puissance » donnant lieu aux "possibles", autorisant toutes formes de concrétisation d'un *commun* (duquel s'origine notre pensée de l'espace des lieux) ; présence absente d'un espace qui renferme les lieux de "réalités" (véritables "potentiels" de réalités) tenant l'inéluctable présence « du commun » libérant à la fois le "possible" et sa disponibilité (chaque "possible" renvoyant à la manifestation d'une "présence" par son assignation au réel).

D'un attachement des lieux à l'espace et réciproquement, de l'espace des lieux, nous retiendrons donc l'idée d'une spatialité contemporaine des réseaux⁴ comme déterritorialisation, favorisant le rapprochement des lieux, le passage "vectorisé" entre différents ensembles. Dans les réseaux, les lieux parviennent à ouvrir le temps et le temps à ouvrir l'espace, renvoyant ainsi au débordement du présent dans n'importe quelle présence – l'espace vide, à l'image d'une présence absente, tient lieu d'une articulation des lieux (mise en réseau). Cette spatialité pourrait rejoindre en quelques points au moins, le concept d'un « espace vécu », non comme terrain d'où s'exprime la pluralité des individualités mais comme *milieu* ("Umwelt,") d'un *commun* faisant d'abord se rencontrer les formes de l'expérience. La relation qu'entretient l'individu à l'espace tendant à se complexifier au-delà même des attendus théoriques formulés par Kurt Lewin (en 1972) qui entrevoyait déjà l'idée d'un espace, non plus défini comme préalable, mais jouant d'une interdépendance avec l'expérience. Kurt Lewin insistait notamment sur le rôle structurant de l'espace comme champ de valeurs⁵. L'espace (doté de valeurs plus grandes encore), créateur d'*être* en ceci qu'il constituerait un étayage identitaire à destination de chaque individu, se verrait alors doué d'un *imaginaire* qui transcenderait notre relation au "réel" (au

² En référence aux mécanismes de liaisons indirectes, de communications distantes offrant de rendre plus *commutatifs** les échanges dans l'espace.

* Conformément à la loi de multiplication *commutative* donnant le même résultat quelque soit l'ordre opéré sur les objets.

³ Du latin *agere* qui signifie « faire, agir ».

⁴ En référence aux réseaux de communication mondiale (de type Internet), aux réseaux à accès privé ou réservé (de type Extranet-Intranet), aux réseaux de télécommunications (de type GSM, 3G, UMTS), aux réseaux de type hertzien, aux satellites ou tout autre réseau numérique.

⁵ L'espace n'existerait qu'à travers l'expérience qu'il engendre et serait déterminé par un ensemble de qualités variables en fonction du sujet qui l'habite.

monde comme espace de l'habitation) – c'est précisément le sens que renferme l'expression consacrée par Kurt Lewin, d'une « dynamique de la personnalité » (Lewin 1972) définissant l'ensemble des processus par lesquels chacun d'entre nous *éprouve* sa propre relation à l'espace.

Afin d'appréhender plus précisément ce qui relève d'une spatialité des réseaux, il nous faut nous arrêter sur ce qui détermine aujourd'hui les nouvelles "instances" de la vie commune en société. Si l'on retient certains points de vue théoriques traitant des sciences sociales, il apparaît que le processus de socialisation, jusqu'alors tributaire d'une appropriation de l'espace réel, renverrait aujourd'hui à l'éclatement "géographié" des relations sociales (favorisant l'appartenance communautaire). Pour Jacques Lévy, il s'agit là d'une disparition inéluctable de la « spatialité réelle » par la contraction de l'espace-temps (Lévy 2005). Ainsi, l'irruption des télé-technologies provoquerait aujourd'hui l'obsolescence, selon Jacques Lévy, de « l'espace "réel" au profit de l'espace "virtuel" » (Kaufmann et Lévy 2005). Autrement dit, il s'opèrerait un déplacement du référent d'ordination spatial du réel vers celui d'un système virtuel redéfinissant l'organisation géographique du monde. Une telle rénovation n'est pas sans engager une profonde remise en cause de l'*autorité* du réel au regard des *puissances* de transformation du virtuel (aujourd'hui avérées). Prorogeant les réflexions leibniziennes en faveur de l'unité spatiale (non pas comme réalité absolue mais comme organisation des réalités objectives), il nous apparaît donc pertinent d'entrevoir l'existence d'une toute autre forme de réalité spatiale née de la spatialité des lieux. Avec cette réalité nouvelle s'engage une véritable transposition phénoménologique issue de l'instrumentalisation du monde physique par le virtuel. Cette constitution sémiologique qui s'exprime en faveur d'une révolution de l'expérience "spatio-perceptive" du réel tient compte à la fois, à l'instar de la catégorisation peircéenne, des aspects de signification, d'interprétation, d'interaction dialogique et finalement de communication.

Dès lors, le face à face entre le *global* et *local* revient à repenser le découplage de principe entre le phénomène et sa forme. Le virtuel se présente comme le véritable lieu de signification, le territoire de la forme en soi, de la mise en contexte. Il se définit au niveau phénoménal au travers des nombreuses interactions rendues possibles sur les structures logiques de description du réel. Ce qui nous conduit à repenser la légitimité géographique de la territorialité au travers d'un savoir des relations. Nous entrons dans une ère de déterritorialisation et de « virtualisation » au sein de laquelle l'information et la connaissance deviennent source de richesse.

L'information deviendrait, en quelque sorte, une énergie "vectorielle" qui organise le complexe et provoque une réduction de l'incertitude. Elle s'imposerait alors comme le sens transcendant d'un ensemble dominé par la

quantité et sa gestion. Sa numérisation ouvre la voie à une contraction de l'espace au profit d'une maîtrise accrue du temps et engage une socialisation "libérée". Une architecture inédite peut y trouver son champ d'action en devenant une véritable *dépense* énergétique. Le lieu habitable deviendrait cet environnement modifié au sein duquel l'être humain incorporel serait soumis à de nombreuses sollicitations psychosensorielles. Cette conception, presque cartésienne (au sens d'une raison désengagée) introduit une sorte d'hybridation mentale caractérisée par un renouveau de la conscience de soi de chaque être humain en tant qu'acteur du réseau mondial. Nous sommes là en présence d'une expérience "contradictoire" renvoyant à l'existence d'un "vécu non vécu" (pourrait-on dire), c'est-à-dire d'un lieu "possible" en ceci (et par le fait même de l'évidence) qu'il n'a pas eu lieu mais pourrait avoir lieu. L'espace relèverait alors d'un champ de "possibles" créant les conditions de possibilités d'une union des lieux, comme autant de réalités disjointes qu'il conviendrait de relier tout en dissociant l'unité de lieu et de temps dans la multiplicité des espaces-temps. Refusant la forme générique de la socialité (condamnant jusqu'alors l'habitation à l'inertie), l'architecture préfigurerait l'avenir d'une société nouvelle (prise dans un continuum spatial) transformant les relations de connexité entre les lieux, révisant l'alliance du *local* et du *global* et s'affranchissant des contraintes de distances en vertu de nouvelles temporalités⁶. L'urbanité parviendrait à se décharger des fonctions d'échange et de communication de la ville dans le « cyberspace » mettant en œuvre localement de nouvelles formes d'organisation spatio-temporelle. Donnant ainsi naissance à une « réalité augmentée », l'architecture parviendrait à définir un tout autre régime de *visibilité* au sein duquel le réel deviendrait une condition "perceptive" du virtuel. Pour Jean-Louis Weissberg, il s'agit précisément d'une nouvelle « forme de perception, dans un mixte où les deux entités [le réel et le virtuel] sont simultanément requises » (Weissberg 1992). Faisant du réel tout entier le lieu d'une réalité nouvelle, l'architecture deviendrait alors le point "nodal" à partir duquel s'articulerait une expérience du virtuel impliquant une phénoménologie élargie de la perception. Ainsi toute séparation, coupure ou encore interruption entre le réel et le virtuel se résoudrait au travers d'une transmutation. Le réel deviendrait virtuel dès lors que l'on passerait d'une simulation sensorielle à la production d'une artificialité sensorielle, sorte de "virtualité réelle". Cette réalité ne relèverait pas uniquement du niveau d'interprétation des signes perceptifs – qu'ils soient de nature iconique, indicielle ou bien encore symbolique – mais également d'une relation d'ordre interférentiel⁷ faisant se rejoindre l'espace virtuel et l'espace réel et renvoyant ainsi à une dilatation de notre rapport au temps et à l'espace. Le virtuel, sans jamais se substituer au réel,

⁶ Les transformations majeures tant architecturales qu'urbanistiques se feraient alors sous le signe de ce qu'il convient d'appeler la « glocalisation » (combinaison du global et du local).

⁷ Du latin *inter ferre* qui signifie « porter entre ».

parviendrait à s'y confondre, engageant la permanence perceptive du corps *déjà là* (directement perceptible à la conscience) par lequel se réalise toute "dilution" de la réalité. L'espace réel, ainsi "augmenté", ne renverrait donc plus à une somme d'objets déterminés mais à un horizon latent de notre expérience, présent sans cesse, lui aussi, avant toute pensée déterminante. Renvoyant à la manifestation d'une double réalité (en vertu d'une spatialité conjointe), la virtualité devenue réelle (réalité "mixte") trouverait en l'espace physique un milieu de *transformation* de l'ensemble des conditions qui la détermine, comprenant ses variables, ses constantes, ses règles d'induction, conditions qui ne sont *réelles* que pour la conscience (en référence à une conscience perceptive comme "agent" configurateur du monde). Doué d'une réalité "élargie", le virtuel offrirait donc une matérialité *confondante*, une forme et une substance "transformées" (renvoyant à une puissance "avérée", "actée") passant de l'ère de la simulation à celle de l'actualisation du réel.

De l'espace interfacé (fonction cathartique)

Loin d'avancer vers une déréalisation du monde, nous continuons donc à l'habiter. Le virtuel, sans jamais se substituer au réel, permet, écrit Philippe Queau, « d'accoucher du réel. [Il ne serait pas] en dehors du réel mais lié au réel, pour rendre possible ce qui est en puissance dans le réel, et le faire advenir » (Queau 1993). Cette action, en faveur d'une convergence du réel et du virtuel, renvoie à l'expérience du virtuel comme puissance "actualisante" décelant la charge de réel dont est capable le virtuel. Offrant un lieu de convergence des réalités virtuelles et réelles, l'expérience devient « connectique » (selon le terme consacré par Derrick de Kerckhove) ou bien encore *commutative* (renvoyant aux réseaux de réalités). Elle permet d'actualiser une virtualité, de réaliser un *possible* et tout à la fois de reconsidérer le réel en interaction. Sans être un facteur d'effacement ou bien encore de disparition du réel, le virtuel concourt alors à offrir un horizon de réalités nouvelles. S'inscrivant au cœur d'un réel qui lui préexiste, il s'apparente ainsi à un "réservoir", un accélérateur de *possibles* comme lieux d'anticipation du monde contemporain. Le virtuel ne renvoie pas à l'imagination du réel mais bien à son *invention*. Il en définit le prolongement phénoménologique, l'articulation logique des réalités de l'expérience (qu'elles s'originent indistinctement du réel et du virtuel). Véritable extension réelle de tous les possibles, il s'empare de *l'architecture* du réel pour des réalités "anticipatives" qui participent à la constitution de l'expérience. Le virtuel naît alors de cette prévisibilité du réel, ne renvoyant pas à la projection d'un futur probable mais bien plus à la manifestation d'un réel imaginable, à la fois possible et *déjà là* libérant le temps et l'espace et prolongeant l'expérience : « nos esprits et corps sont désormais saisis et pulvérisés par le virtuel. Mais ils en sont aussi augmentés, à la fois plus déliés de la réalité, et mieux reliés au monde. Le virtuel, comme Janus, possède ainsi deux visages, l'un tourné vers le réel,

permettant d'agir dans le monde, et l'autre tourné vers l'imaginaire, permettant de fuir cette même réalité » (Queau 2006).

Le réel ne renvoie plus seul à un *référentiel* de réalités. Ses valeurs d'objectivisation, ne retenant plus désormais l'attention, se voient dès lors remplacées par des valeurs de communication, de relation des réalités entre elles, des événements entre eux (états et relations) qu'ils soient supposés, formalisés ou réels. La réalité renvoie ici à un aménagement de formes de relation entre les choses. Trouvant ainsi une signification élargie aux acceptions du monde réel, il naît des moments, des instants de réalités au départ de l'expérience par l'exercice du corps, de la pensée dans l'espace. Capable d'interagir avec le monde, le virtuel devient, dès lors, ce en quoi le réel a *lieu*.

L'habitat numérique ("smarthome")

Si le virtuel trouve à se confondre avec le réel (refusant de devenir un "autre réel"), c'est précisément parce qu'il autorise une médiation du corps (et de l'idée), parce qu'il nous met en relation, en rapport avec la réalité du monde qui nous est commun. L'empreinte du virtuel sur le réel (ne jouant ici d'aucune similitude) rend compte alors de la nécessité du virtuel à disposer d'un vecteur matériel.

De cette échange naissent aujourd'hui de nouvelles possibilités d'habitation ouvrant à d'autres significations (ou qualifications) de l'espace. Doués d'attributs technologiques ultra-perfectionnés⁸ (supléant les architectures domotiques traditionnelles), ces nouveaux concepts d'habitat entendent devenir tout à la fois un lieu et un moyen d'*ouverture*, de *passage* et d'*augmentation*. Ils définissent alors un nouveau lieu/champ de réalité *imaginale* (sorte de totalité "englobante") au sein duquel le réel devient un possible parmi d'autres ; le virtuel est alors réellement praticable tandis que le réel devient virtuellement actualisable. Autorisant ainsi toute réalité de l'expérience (Bihanic 2007), ces lieux (soumis à résidence) engagent une sorte de "déplacement" (ou "retournement") du concept d'« intériorité »⁹ en faveur d'une nouvelle forme introspection¹⁰ situant un passage entre une « intériorité psychologique » et ce que Renaud Barbaras (Barbaras 2004) propose de nommer une « intériorité transcendante » (au sens husserlien) délivrée par l'essence d'un vécu.

C'est précisément cette formation de la subjectivité comme intériorité que tente d'approcher (conceptuellement) le projet d'habitation de Jean Nouvel baptisé « Corian Nouvel Lumières ». Outre la mise en valeur des qualités premières du

⁸ En référence à l'aménagement d'un réseau domestique *élargi* autorisant toute forme de communication, d'échange avec l'extérieur (via l'installation d'un réseau « sous-jacent » assurant une connectivité maximale et des contrôles transparents avec les réseaux personnels/individuels [les réseaux mobiles de 3^{ème} génération notamment] et les autres réseaux domestiques).

⁹ Renvoyant à « l'expérience d'être à l'intérieur » qui distinguent les lieux dans l'espace (Relph 1976).

¹⁰ Au sens eidétique donné par Pierre Vermersch renvoyant à une « introspection comme pratique » (Vermersch 1998).

matériau (celles du Corian¹¹), dont l'architecte réussit par ailleurs une démonstration admirable, le projet vise en priorité la réalisation d'une "utopie"¹² (au sens phénoménologique) ; le concept d'habitat s'apparente alors à un théâtre de l'apparaître, c'est-à-dire de la phénoménalité¹³, jouant de multiples manifestations sensorielles (parfois multi-sensorielles) d'où s'entrecroisent le rêve, le souvenir et la réalité (extériorité). Véritable « mi-lieu » de vie, l'appartement Nouvel, intelligent et animé d'expression poétique, s'aménage, ou plutôt se conforme et se configure à loisirs répondant ainsi aux moindres désirs de ses occupants : une pièce s'*ouvre* partageant "virtuellement" ses accès, ses surfaces avec celles d'autres lieux¹⁴.

La notion d'habitation devient ici le champ de l'expérience propre au lieu. Ne relevant d'aucune relation antagoniste, cette conjonction (ainsi traduite) entre le réel et le virtuel formule le rêve du réel idéalisé, recréant le modèle des expériences réelles, inventant le propre d'un nouveau lieu de vie par la puissance de l'imagination. La conjonction du réel et du virtuel renvoie en quelque sorte au pouvoir de l'illusion¹⁵ de réalités transcendantes comme autant d'objets d'expériences. Partant de leur « points de connexion » en tant que *vecteur* de « proxémie » et *opérateur* de réalités imaginales, il se forme alors un réseau de *reliance* mettant en rapport les imaginations au bénéfice d'une « représentativité » nouvelle : celle d'un "hyper-réel"¹⁶ comme espace d'échange réel-virtuel.

¹¹ Ce matériau, infiniment façonnable, se prête tout aussi bien à la coupe, à la taille, au ponçage, à la moulure, à la sculpture, au collage ou bien encore au moulage.

¹² Conformément à l'étymologie grecque et non latine du mot accédant à l'existence d'un lieu de réalité phénoménale.

¹³ Le concept d'intériorité est alors entendu ici comme *immanence*.

¹⁴ Ces transformations intègrent également divers objets d'ameublement fonctionnant tels des périphériques d'entrée/sortie.

¹⁵ Au sens propre du mot qui évoque le jeu : préfixe *in* (devenu « il » devant un "l") qui signifie « dans » suivi du verbe *ludere* qui signifie « jouer ».

¹⁶ En référence au concept d'« hyperréalité » développé par Jean Baudrillard démontrant que la précession des simulacres invalide la différence entre le réel et le non réel (Baudrillard 1981).



Figure 1. Jean Nouvel (associés et partenaires), *Corian® Nouvel Lumières*¹⁷, 2007

Dès lors, le virtuel bien qu'apparenté, proche du réel, ne deviendra pas son pareil : le réel est dans le monde ce que le virtuel tend à devenir. Cette idée (qu'il conviendra d'examiner plus avant) corrobore l'instauration d'un *devenir-monde* de la technologie (ou un devenir *technologique* du monde). Car, si celle-ci nous permet aujourd'hui de *recevoir* (c'est-à-dire de percevoir autant que d'apercevoir) le monde, elle nous offre également de mesurer, d'envisager certaines de ses évolutions possibles, lesquels renvoient conséquemment à d'éventuelles perturbations de nos modes d'*être-au-monde* (et *à-l'espace*).

Certains des projets d'habitation pour le futur réalisés par les services de design de l'entreprise Philipps mettent en scène de nouvelles fonctions *technologiques* d'habitation (réexaminant par là l'impact de la technologie contemporaine sur notre manière d'habiter). Renvoyant à la constitution d'une « intelligence ambiante » (où règne l'ubiquité et l'interactivité), la maison devient « communicante ». Les objets d'ameublement intègrent dès lors des systèmes¹⁸ (discrets et invisibles) de communication (d'échange et de partage) à distance autorisant de nouvelles formes d'interaction avec l'extérieur¹⁹. Ces dispositifs déploient également un réseau fonctionnel "inter-objet" (objets "intelligents"²⁰ et terminaux résidents/mobiles) couplant certaines séquences de commande/pilotage (interfaçant ainsi plusieurs actions) pour une gestion centralisée des équipements.

De tels concepts introduisent de nouvelles représentations de lieux habitables prolongeant le champ de l'expérience et renvoyant à l'espace des réalités *possibles, souhaitables* (ramenant à un *saisissable* enchaînement d'« effets de sens »).

¹⁷ Photo de Leo Torri pour DuPont™ Corian® (tous droits réservés à DuPont™ Corian®).

¹⁸ Renvoyant notamment à l'installation de capteurs et composants nanoélectroniques.

¹⁹ Ces services mettent en relation « les maisons entre elles » : il devient dorénavant possible de dialoguer par écrans interposés, d'échanger des informations et d'entretenir ainsi un réseau familial, professionnel ou de simple voisinage.

²⁰ Les meubles, les luminaires, les cadres, les miroirs et autres accessoires mais aussi les appareils (électro-) ménagers, les véhicules (et objets à bord), etc.

Ici, le virtuel définit un nouvel horizon pour l'homme qui n'est plus l'*être* mais bien le *possible*. Il génère, en cela, une nouvelle manière d'être au monde offrant non pas seulement de se le représenter, mais également de l'habiter en le prolongeant et en déplaçant ses frontières, ses limites. Il élargit, augmente la « physicalité du monde » réel et déploie des moyens d'articulation des possibilités qu'il s'est lui-même ouvertes. Il définit les voies et moyens d'une découverte « progressante » du réel marquant l'étape décisive de son avènement. Le virtuel parvient ainsi à prendre possession de la plénitude du déploiement de sa propre essence.



Figure 2. Philips, "Sense and simplicity" (projets de design), 2004-2008

Le projet "global" d'habitation intitulé "Living Tomorrow" présente, quant à lui, les toutes dernières avancées en matière de technologie domestique. Réunissant les savoirs-faire d'industriels de différents secteurs, celui-ci définit une "orchestration" inédite plongeant le visiteur (en sa qualité d'habitant-usager potentiel) au cœur d'un espace entièrement programmable/configurable. Aménageant ainsi de nouvelles modalités d'usage (aussi bien fonctionnel que social²¹), ce complexe entend procéder à l'investigation des champs de possibilités du "réel" par le virtuel²². Par là, il rend compte de l'installation d'une « virtualité tangible », concrètement, matériellement, physiquement "opérante". Son déploiement (ici décisif) forge ainsi un autre ordre du réel. Ne renvoyant plus seulement à cet espace ontologique (tel que l'a toujours pensé la métaphysique), le réel définit un ensemble des réalités *visibles, observables* constituant dans leur interaction continue l'essence même d'un nouveau régime de réalité²³. Le réel concentre alors la totalité des réalités de l'expérience faisant du virtuel l'espace de médiation de sa signification et de sa possibilité.

²¹ Renvoyant au déploiement de ce que Jean-Paul Fourmentraux appelle une « socialité numérique » ouvrant à de nouvelles formes d'action collective (Fourmentraux 2005).

²² Le virtuel ne produisant pas ici des réalités du *faux*.

²³ Le virtuel devient ici l'espace d'objectivation du réel.



Figure 3. “Living tomorrow”, Plate-forme d’innovation (62 sociétés associées), 2007-2012

Dès lors, le principe de réalité se subroge à celui de la tangibilité matérielle du monde. Le réel, ne renvoyant pas ici à un objectif en soi, s’ouvre aux manifestations du *visible* et du *provisoire*, ramenant à la réalité de l’expérience autant qu’à l’évolution de ses conditions. L’actualisation du réel lié au virtuel, leur possibilité de partage suppose alors que l’espace se transforme, que son équilibre change, se référant à de nouveaux positionnements liés à sa capacité de reprise, d’appropriation et d’investissement ; le réel devient ainsi le point de départ à partir duquel le virtuel a lieu (sans pour autant s’y limiter). Quant au virtuel, il est le lieu d’une autre forme de *apparaître*, non moins sensible que son point d’origine. Le virtuel détermine en quelque sorte le moment et l’espace de l’*indéterminé* impliquant une forme de l’inattendu, de l’inconnu et possiblement de l’irrationnel. Pris au cœur d’une logique de *dépense* et non véritablement de gain, il est saisi dans le renforcement d’une « méta-réalité » du réel, favorisant une indétermination « apeironique »²⁴. Le virtuel achève l’accomplissement d’un théâtre des *possibles* (à la fois indéterminés et sans hasard). Les limites du *dehors* et du *dedans* (de l’intérieur et de l’extérieur) tombent au profit d’une spatialité ubiquitaire, uniformément accordée au ton de la *découverte*, celle du monde et de nous-même.

Conclusion

Requérant ainsi la forme littérale d’une apparente contradiction : « nous sommes où nous ne sommes pas » (Jouve 1956), le virtuel définirait ainsi une autre réalité du réel faisant fi des barrières temporelles et factuelles qui « nous » séparent. S’agit-il alors de reconsidérer le « poids majeur de l’être-là » (Bachelard 1994), tel que le propose Gaston Bachelard (observant un déséquilibre « existentiel », au sens heideggérien, entre l’être et le là) ? Cet état d’instabilité ne renvoie-t-il pas à une détermination phénoménologique première de l’expérience

²⁴ Le virtuel renvoie à ce qu’Anaximandre appelle *apeiron* renvoyant à l’illimité, l’indéfini, l’intraversable (Anaximandre 1991).

au regard de toute *fixation* ontologique de l'existence ? L'être d'expérience est alors désorienté, « défixé, spiralé », écrit Gaston Bachelard, cherchant de toute part de quoi se *fixer*, s'établir dans le monde (l'être-dans-le-monde face à l'être-au-monde) et l'habiter avec les réseaux (aux fondements du concept d'« habitat numérique ») : l'habitation reposerait donc ici sur une structure phénoménologique de la perception permettant de nouvelles *conditions* d'actualisation du réel.

Références

- Anaximandre : 1991 *Fragments et témoignages*, PUF, trad. M. Conche, Paris.
- A. Moles, A. et Rohmer, E. : 1978 *Psychologie de l'espace*, Casterman, Paris, [en ligne], (page consultée le 10/04/07), Adresse URL : <<http://micropsyifrance.com>>
- Bachelard, G. : 1994 *La poétique de l'espace*, PUF (6^{ème} édition), Paris, p. 192.
- Barbaras, R. : 2004 « Corpus », *Cairn*, n°43.
- Baudrillard, J. : 1981 *Simulacres et simulation*, Galilée, Paris.
- Bihanic, D. : (décembre) 2007 « De la réalité de l'expérience »/« On reality of experience », Cadi, L'École de Design de Nantes Atlantique (édition), Nantes, pp. 4-7.
- Bureau, L. : 1991 *La terre et moi*, Boréal, Montréal.
- Debaise, D. : (mai) 2005 « Qu'est-ce qu'une pensée relationnelle ? », *Multitudes web*, [en ligne], (page consultée le 10/04/07), Adresse URL : <http://multitudes.samizdat.net/article.php?id_article=1570>
- Fourmentraux J.-P. : 2005 *Art et internet. Les nouvelles figures de la création*, CNRS Éditions, Paris, p. 214.
- Jouve, P.-J. : 1956 *Lyrique*, Mercure de France, Paris, p. 59.
- Kaufmann, V. et Lévy J. : (1^{er} juillet) 2005 « Mais où est passé l'espace », *Polyrama 122*, [en ligne], (page consultée le 10/04/07), Adresse URL :
- Lévy, P. : 1995 *Qu'est-ce que le virtuel ?*, La Découverte, coll. « Sciences et société », Paris.
- Lévy, J. (et al.) : 2005 *Les sens du mouvement. Modernité et mobilités dans les sociétés urbaines contemporaines*, Belin, Paris.
- Lewin, K. : 1992 *Psychologie dynamique*, PUF, Paris.
- Merleau-Ponty, M. : 1945 *Phénoménologie de la perception*, Gallimard, Paris, p. 289.
- Midal, A. : (novembre-décembre) 2004 « Domesticity », *Mouvement*, n° 31, pp. 62-69.
- Queau, P. : 1993 « La pensée virtuelle », *Réseaux*, n° 61, p. 5.
- Queau, P. : (29 septembre) 2006 « Corps intermédiaires : vers une ontologie du virtuel », « *Virtuel et simulation* », [en ligne], (page consultée le 10/04/07), Adresse URL : <<http://queau.eu/2006/09/29/corps-intermediaires-vers-une-ontologie-du-virtuel>>
- Relf, E. : 1976 « Place and placelessness », Pion, trad. M. Abendroth et J. Decock du collectif LAB[au], London, [en ligne], (page consultée le 10/04/07), Adresse URL : <<http://www.lab-au.com/files/doc/txt6.htm>>
- Traverson, M. : 2003 « Pour tout l'amour des écrans du monde. Imaginaires de la civilisation cathodique », Jacques Gorot et Adèle Bucalo-Triglia (sous la dir.) *L'Espace de la relation : le réel et l'imaginaire*, EDK, Paris.
- Vermersch, P. : 1998 « L'introspection comme pratique », *Expliciter*, n° 22, pp. 1-19.
- Weissberg, J.-L. : (mars) 1992 « Réel et virtuel », *Multitudes web*, [en ligne], (page consultée le 10/04/07), Adresse URL : <<http://multitudes.samizdat.net/Reel-et-virtuel.html>>